

**Scénario du film «1935 — Sergueï Kirov. Chroniques historiques avec Nikolai Svanidze»** écrit par Marina Joukova, traduit par l'IA, et précédé d'un résumé également rédigé par l'IA

### **Résumé du scénario :**

*Le texte retrace la figure de Sergueï Kirov, dirigeant communiste proche de Staline, et fait du 1<sup>er</sup> décembre 1934 – jour de son assassinat – le véritable début de l'année 1935 en URSS. Kirov, premier secrétaire du parti à Leningrad et membre du Politburo, est abattu dans un couloir du Smolny par Leonid Nikolaev, petit fonctionnaire frustré, jaloux et ambitieux, qui rêve de laisser son nom dans l'histoire par un acte terroriste individuel, à la manière des révolutionnaires du XIX<sup>e</sup> siècle. L'attentat frappe d'autant plus Staline que Kirov n'est pas un opposant, mais au contraire « son homme », un stalinien loyal, acteur de la collectivisation, des répressions sociales et du culte du chef.*

*Le récit revient longuement sur Leningrad sous Kirov : la fin de la NEP, l'expulsion des « éléments non travailleurs » et des « anciens » (bourgeois, nobles, professions libérales), la généralisation de la vie en appartements communautaires, la misère des paysans réfugiés en ville, fuyant la famine de 1932–1933. Kirov applique sans états d'âme les décrets d'expulsions, ne raye aucun nom des listes de l'OGPU, et se montre particulièrement dur envers les paysans accusés de « vol de biens kolkhoziens », allant jusqu'à réclamer la peine de mort ou au minimum dix ans de camp. Il soutient les grands chantiers industriels et pénitentiaires – comme le canal mer Blanche–Baltique – bâtis sur le travail forcé de dékoulakisés et de détenus, tout en menant une vie confortable de haut dignitaire du parti, entouré de domestiques, bénéficiant d'un appartement spacieux et d'une vie mondaine, notamment auprès des ballerines et de l'élite culturelle de Leningrad.*

*L'assassin, Nikolaev, incarne l'envers de cette nomenklatura : santé fragile, carrière chaotique, ressentiment social, jalousie envers sa femme Milda Draule, probable maîtresse de Kirov. Il nourrit un mélange de rancœur personnelle et de fantasme politique : être célébré comme le terroriste qui aura frappé un grand de ce monde. Pourtant, le meurtre de Kirov, probablement né d'un entrelacs de jalousie, de frustration et de hasard (une rencontre inattendue dans le couloir du Smolny), sera immédiatement récupéré par Staline et la police politique.*

*À partir du 2 décembre, Staline arrive à Leningrad, interroge lui-même Nikolaev et certains informateurs du NKVD, dont Maria Volkova, une délatrice psychologiquement instable qui évoque des complots tentaculaires. Sous l'impulsion de Staline, l'attentat cesse d'être l'acte d'un individu isolé : on construit la version d'un complot organisé, d'abord autour d'un « centre de Leningrad », puis rattaché à l'« ancienne opposition zinoviéviste ». En quelques semaines, plus d'une centaine de personnes sont arrêtées et exécutées pour « participation » à l'attentat, et les noms de Zinoviev et Kamenev sont publiquement désignés comme inspirateurs politiques du crime. La procédure judiciaire est expéditive, sans défense ni recours, prélude aux mécanismes des grands procès de 1937–1938.*

*La vague de répressions s'étend rapidement au-delà du cercle des supposés conspirateurs. En 1935, Leningrad est « nettoyée » : 11 702 « anciens » sont arrêtés et déportés avec leurs familles ; des milliers d'appartements et de chambres libérés sont attribués à la nouvelle élite du parti, du NKVD et de l'armée. Dans les campagnes voisines, les Finno-Ingriens sont massivement déportés et leur district national supprimé. Malgré quelques protestations isolées – comme celles de*

*l'académicien Pavlov –, la société est emportée par une hystérie punitive où meetings, journaux et slogans réclament plus de sang.*

*Pourtant, l'auteur souligne que, comparée aux grandes vagues de terrorisation de 1929–1933 et à celle de 1937, la réaction immédiate de Staline à l'assassinat de Kirov semble « modérée » en termes de nombre de victimes. Cette apparente retenue est interprétée comme l'effet d'un choc profond : Staline, ébranlé par le meurtre de son fidèle lieutenant, perd pour un temps sa confiance dans l'efficacité et la loyauté du NKVD. S'ouvre alors une « pause » d'environ deux ans, que certains observateurs occidentaux qualifieront d'« année rose » : moins de sang, retour partiel à des incitations matérielles, tentative de reconquérir les paysans (amnesties partielles, élargissement des lopins, droit formel aux études pour les enfants de dékoulakisés).*

*L'année 1935 est aussi celle du lancement du mouvement stakhanoviste : glorification des ouvriers « héros du travail », primes matérielles, vitrines des magasins commerciaux, abolition des cartes de pain, réapparition de produits de consommation (glace, saucisses, vêtements de ville), réhabilitation de la fête de Noël avec la réintroduction de l'arbre. Pour l'essentiel, ces améliorations restent limitées à Moscou et Leningrad et à la couche supérieure de la société, mais elles contribuent à créer l'illusion d'un mieux-être, renforçant paradoxalement la stabilité du régime et le sentiment de maîtrise retrouvé de Staline. C'est dans ce contexte que Staline prononce ses célèbres phrases : « La vie est devenue meilleure, la vie est devenue plus joyeuse » et « Le fils n'est pas responsable de son père », formule qui sera démentie par la pratique quelques années plus tard, lorsque les enfants de « traîtres » seront systématiquement internés et privés de leur nom.*

## **Scénario :**

1935 – Sergueï Kirov

L'année 1935 en URSS commence le 1<sup>er</sup> décembre 1934, à 16 h 37. À cette heure-là, à Leningrad, est assassiné Sergueï Kirov : membre du Politburo et de l'Orgburo du Comité central du VKP(b), secrétaire du Comité central, dirigeant du comité régional et du comité municipal du parti à Leningrad. L'attentat terroriste individuel commis par Leonid Nikolaev contre un haut dirigeant du parti produira sur Staline une impression immense. Staline sera profondément choqué. Les conséquences de ce choc se manifesteront avec retard.

Le 1<sup>er</sup> décembre, à 9 h 30 du matin, comme d'habitude, deux agents de service prennent leur poste devant la maison no 26/28, rue des Aurores rouges, où habite Kirov. La rue des Aurores rouges – autrefois perspective Kamenny (Kamennostrovski), plus tard perspective Kirov – a aujourd'hui retrouvé son ancien nom de perspective Kamenny. Ce jour-là, Kirov se prépare à faire un rapport devant l'assemblée des militants du parti de Leningrad au palais Tavritcheski.

Le 29 novembre, il est revenu de Moscou, où s'était tenu le plénum du Comité central du VKP(b). Il doit faire un rapport sur les résultats de ce plénum. À 15 h 55, Kirov téléphone au garage, situé dans le même immeuble que son appartement, et demande qu'on lui amène la voiture. À 16 h 00, il quitte la maison. Il dit qu'il fera à pied quelques pâtés de maisons. Près du pont Troitski – appelé alors « pont de l'Égalité » – il monte dans la voiture et se rend au Smolny. Il entre au Smolny par l'entrée principale et se dirige vers son bureau, au troisième étage.

Lorsque Kirov parcourt le grand couloir du troisième étage, il y a foule. Il s'arrête une minute avec l'un, échange quelques mots avec un autre. Le directeur du cirque va et vient dans le couloir en attendant l'entrevue qui lui a été fixée. Devant Kirov, dans la même direction que lui, marche la courrier Fiodorova. Elle ne sait pas que Kirov vient derrière elle. Extrait du témoignage de la courrier Fiodorova :

« J'ai vu Nikolaev, qui se tenait près du mur. J'ai été étonnée de le voir se balancer terriblement, avec une main passée sous le revers de son manteau. Je voulais m'approcher de lui, mais je n'ai pas eu le temps, ce que j'ai ensuite beaucoup regretté, car si je m'étais approchée de lui, je lui aurais détourné l'attention. Je pensais que Nikolaev se sentait mal. »

Ce jour-là, Leonid Nikolaev est venu pour la deuxième fois au Smolny. Il n'existe pas de système particulier de laissez-passer spéciaux pour les membres du parti : on entre au Smolny sur présentation de la carte du parti. On la montre au service de sécurité entre le deuxième et le troisième étage. La première fois ce jour-là, Nikolaev est arrivé au Smolny vers une heure et demie et, pendant environ une heure, il est allé voir ses connaissances pour essayer d'obtenir une invitation à l'assemblée des militants du parti qui devait se tenir ce même jour. Beaucoup de gens au Smolny connaissent le visage de Nikolaev. Il a travaillé quelque temps dans l'appareil du comité régional du parti, puis à l'Institut d'histoire du VKP(b) auprès de ce même comité, d'où il a été licencié au printemps 1934. Lors de son renvoi de l'Institut d'histoire du parti, on lui a proposé un poste dans le système des transports. Il a refusé. Il a été exclu du parti. Ensuite il a été réintégré.

Nikolaev a toujours eu des problèmes pour se fixer dans un emploi : en quinze ans, il a changé treize fois de lieu de travail. Il n'a jamais caché qu'il aspirait à un travail propre, assorti d'une ration supplémentaire. De ce point de vue, le début des années 1930 est pour lui une période extrêmement favorable. Le sommet de sa prospérité matérielle – c'est-à-dire son séjour dans les murs du comité régional du parti – coïncide avec les années de plus grande famine pour le pays. Ce petit employé du comité régional, Nikolaev, quitte la kommunalka (appartement communautaire) pour un logement séparé de trois pièces dans l'ensemble résidentiel Baténine, tout juste construit. Pour l'époque, c'est fantastique.

Leningrad est saturée jusqu'à la limite. Dès le 1<sup>er</sup> août 1927 est publié un décret du VTsIK et du Conseil des commissaires du peuple de la RSFSR « Sur l'auto-densification ». Selon ce décret, tout propriétaire ou locataire d'un appartement a le droit de loger chez lui toute personne, même sans lien de parenté. Mais les gens ne peuvent user de ce droit que pendant trois semaines à compter de la publication du décret. À l'issue de ces trois semaines, la question des co-locataires passe dans les mains de l'administration de l'immeuble. Celle-ci installe qui elle veut, où elle veut.

Dès lors, l'appartement communautaire devient la forme principale de logement à Leningrad. Au moment de la mise en œuvre du décret du VTsIK et du Conseil des commissaires du peuple « Sur l'auto-densification », Kirov est déjà au pouvoir depuis deux ans. Il a été muté de Bakou à Leningrad depuis le poste de secrétaire du Comité central du parti communiste d'Azerbaïdjan. Il est un protégé de Staline. Il se retrouve à la tête de Leningrad après la destitution de Zinoviev. Autrement dit, Kirov est envoyé sur un secteur stratégique de la lutte de Staline contre les conséquences de l'opposition zinoviéviste. Le 4 janvier 1926, il écrit à sa femme depuis Moscou : « On me transfère à Leningrad, où règne maintenant une incroyable foire d'empoigne. » Kirov ne veut pas aller à Leningrad, Kirov est déjà à cette époque un apparatchik expérimenté et prudent.

Le 13 février 1926, lors du plénum du comité de district du parti, il est élu premier secrétaire. Le 3 mars, la *Pravda de Leningrad* publie la résolution du Comité central du VKP(b) entérinant la nomination de Kirov à ce poste. Le 12 avril, Staline arrive à Leningrad, manifestant publiquement son soutien au nouveau chef de la ville. Dès le plénum du Comité central de juillet 1926, Kirov est élu candidat membre du Politburo. Il deviendra membre à part entière du Politburo en 1930.

L'immeuble no 26/28 de la rue des Aurores rouges, dans lequel Kirov et sa femme emménagent en avril 1926, a été construit au début du XX<sup>e</sup> siècle sur un projet familial des frères Benois. Dès les premières années qui suivent la révolution, il est peuplé par la nomenklatura du parti. Le nouveau personnel administratif soviétique s'installe dans les appartements d'autrui. Le 8 janvier 1922, le Comité exécutif de Petrograd adopte une résolution spéciale légalisant le droit des nouveaux occupants à s'approprier les meubles des anciens propriétaires. Dans cet immeuble, dans l'appartement 118, a vécu le premier maître soviétique de Petrograd-Leningrad, Grigori Zinoviev. Kirov habite l'appartement 20.

Le couple Kirov n'a pas d'enfants. Le ménage est tenu par une cuisinière, une femme de chambre et une personne spécialement attachée par le comité régional pour veiller à l'état de l'appartement. Plus la garde. C'est l'équipement standard de la nomenklatura stalinienne.

Kirov arrive à Leningrad à la fin de la NEP et achève de la démanteler dans la ville. Après un relatif répit de six ans, la ville subit un deuxième choc postrévolutionnaire, qui en modifie la composition sociale. Kirov met en application le décret du VTsIK et du Conseil des commissaires du peuple de la RSFSR « Sur la limitation du droit de résidence des éléments non travailleurs dans les maisons nationalisées ». Ce décret vise ces habitants de souche, les Pétersbourgeois, qui, envers et contre tout, ne voulaient en aucun cas quitter leur ville natale. Ceux qui confèrent encore à cette ville une physionomie incomparable.

À l'été 1929, les citoyens voués à l'expulsion reçoivent la visite des représentants de l'administration d'immeuble, qui leur remettent un avis les sommant de libérer leur logement. En cas de refus, l'expulsion est forcée. Les personnes expulsées dans le cadre de cette campagne sont regroupées sous l'appellation déjà familière de « privés de droits », ceux à qui l'on a retiré leurs droits civiques.

Ces personnes ne sont pas seulement privées du droit de vote, purement formel. Elles n'ont aucune possibilité de se faire embaucher. Elles ne peuvent entrer dans un établissement d'enseignement. Elles n'ont aucune chance d'obtenir une ration ou des cartes d'alimentation. On refuse les enfants des « privés de droits » à l'école.

L'écrivain Mikhaïl Priichvine note dans son journal : « L'approche de classe s'applique même aux moribonds. On jette dehors de l'hôpital trois malades qui ont été déclarés "privés de droits". »

Kirov est un fonctionnaire du parti qualifié. Ni plus ni moins. Sous sa direction, Leningrad suit fidèlement la politique générale d'uniformisation de la composition sociale du pays. En 1933, la campagne de délivrance des passeports permettra aux autorités de Leningrad d'expulser du surplus quelque 80 000 anciens « indésirables ».

Kirov est précis dans sa conduite jusqu'aux moindres détails. Il ne sort jamais en public avec des lunettes, bien qu'il souffre de presbytie. En 1934, il a quarante-huit ans. Chez lui, il possède quatre paires de lunettes. Devant un auditoire, il s'interdit par principe de les porter. Il rédige les notes de

ses discours en grosses lettres. Les lunettes font intellectuel ou bourgeois. Elles ne sont pas à la mode. Kirov suit la mode du parti.

En 1929, le chef d'une des organisations du Komsomol de Moscou, futur chef du VLKSM – et plus tard fusillé –, Aleksandr Kosyrev, propose dans les colonnes de *la Pravda des Komsomols* une nouvelle coupe de costume pour la jeunesse soviétique : vareuse avec col rabattu, deux poches latérales, deux poches sur la poitrine, pantalon demi-culotte, ceinture ou baudrier. Tissu kaki foncé. Ce vêtement est le prototype de la célèbre « veste stalinienne », qui se répandra non seulement en URSS mais aussi en Chine, au Vietnam, en Corée du Nord. Sur la plupart des photographies du début des années 1930, Kirov porte exactement ce vêtement.

L'académicien Dmitri Likhatchiov évoque Leningrad à l'apogée du pouvoir de Kirov. En 1932, Likhatchiov vient juste de rentrer du camp – d'abord les Solovki, puis le canal de la mer Blanche. Sa ville natale aurait dû l'éblouir. Pourtant, il écrit : « La foule dans la rue est sombre, grise. Si quelqu'un est en blanc ou en couleurs vives, c'est un étranger. »

Dmitri Sergueïevitch Likhatchiov écrit que Leningrad en 1932–1933 est pleine de réfugiés venus des campagnes. Les paysans fuient vers les villes pour échapper à une faim atroce. Likhatchiov se souvient : « Je revenais de la Philharmonie. Il faisait un froid glacial. Depuis la plateforme du tramway, sur la grande avenue, j'ai vu une maison dont l'entrée faisait comme un profond vestibule. » Likhatchiov se souviendra toute sa vie du numéro de cette maison : 44. « La porte, fermée pour la nuit, se trouvait au fond. Plus près de la rue, des paysannes tenaient au-dessus de leurs têtes des nappes ou des couvertures. Ainsi, elles formaient une sorte de réduit pour les enfants couchés au fond. »

Jusqu'à l'hiver 1933, les paysans réfugiés avec leurs enfants peuvent encore passer la nuit dans les cages d'escalier. À la fin de 1933, les autorités municipales ordonnent de fermer toutes les entrées d'immeubles dès le soir. On se met précipitamment à réparer les portes, à poser des serrures, à installer des sonnettes pour le concierge, à verrouiller les portails des cours. Parmi les 80 000 expulsés de Leningrad lors de la campagne de passeportisation, il y a des paysans fuyant la famine, expulsés au même titre que les avocats, médecins, ingénieurs et travailleurs scientifiques issus des milieux « anciens ».

Dans les rapports de l'OGPU sur le déroulement de l'opération d'expulsion de Leningrad, Kirov ne laisse aucune note en marge. Il les prend seulement « pour information » et son crayon ne raye aucun nom sur les listes.

Sur la question paysanne, Kirov a formulé sa position de manière tout à fait explicite dans un discours devant une réunion des cadres de district de la région de Leningrad. Ce discours a été publié dans la *Pravda* du 6 août 1932. Kirov y déclare : « Notre politique répressive est très libérale. À mon avis, si une personne est surprise en train de voler les biens d'un kolkhoze, il faut la juger jusqu'à la peine la plus sévère. Et si l'on doit adoucir la peine, que ce soit d'au moins dix ans de privation de liberté. » Cette publication de son discours paraît la veille de l'adoption de la loi draconienne « sur la protection de la propriété socialiste » rédigée personnellement par Staline. Cette loi, adoptée en plein cœur de la famine et punissant de mort le vol d'une pomme de terre ou d'une poignée de grains, sera appelée par le peuple « loi sur les trois épis ».

Le discours de Kirov anticipe l'adoption de cette loi, qui servira à condamner des mères de familles nombreuses ne sachant plus comment nourrir leurs enfants affamés. Ce sont précisément ces

femmes qui fuiront vers les grandes villes, notamment Leningrad. Et c'est sous Kirov qu'on les balayera hors de Leningrad.

C'est dans ces années difficiles pour les simples habitants de Leningrad que le petit employé du comité régional Leonid Nikolaev connaît une réussite matérielle difficile à expliquer. Sa période de chance dure jusqu'au 31 mars 1934, lorsqu'il est renvoyé. Il est alors obligé de vivre du salaire de sa femme. La femme de Nikolaev, Milda Draule, est une Lettone, membre du parti depuis 1919. Grande, forte, rousse. En 1930, elle entre au comité régional du parti, au service de statistique, puis passe au service du personnel de l'industrie légère.

Moins d'un an après son entrée au comité régional, Milda Draule et sa famille reçoivent un appartement séparé de trois pièces. Kirov est un admirateur notoire de la beauté féminine. C'est sans doute sa caractéristique la plus marquante, même s'il ne figure qu'en troisième position sur la liste officieuse des don Juan du parti, après le président du CIK de l'URSS Kalinine et le secrétaire du CIK Enoukidzé.

À Leningrad, les aventures galantes de Kirov sont tenues pour quelque chose d'évident. C'est un cadre du NKVD, Leonid Raïkhman, qui parle clairement de relations particulières avec Milda Draule. Il en fait le récit à un autre haut responsable du NKVD, Pavel Soudoplatov.

Quelques années plus tard, l'épouse de Raïkhman sera la star du Ballet du Bolchoï, Olga Lepéchinskaïa.

La femme de Soudoplatov travaille au service politico-secret du NKVD, qui traite des questions d'idéologie et de culture et supervise les théâtres du Bolchoï et du Mariinski. Soudoplatov, se fondant sur les dires de sa femme et de Raïkhman, indique : « Les rapports d'informateurs du NKVD du théâtre Mariinski soulignent les relations particulières entre Kirov et Milda Draule. » En d'autres termes, la troupe de ballet du Mariinski manifeste une certaine jalousie à l'égard de Milda Draule. Le ballet de Leningrad au début des années 1930 est un milieu qui connaît bien, de très près, Kirov. Kirov apprécie activement la beauté de la partie féminine de la troupe. Lorsque, après l'assassinat de Kirov, le Théâtre d'opéra et de ballet de Leningrad sera baptisé « Théâtre Kirov », Staline aura doublement raison : politiquement et au sens propre.

À l'été 1933, on écarte soudain Milda Draule du comité régional pour la muter à la Direction du représentant du commissariat du peuple à l'Industrie lourde, avec une augmentation de salaire. Ce commissariat est dirigé par Sergo Ordjonikidzé. La direction de Leningrad est sous son contrôle. Ordjonikidzé est le plus proche ami de Kirov.

Nikolaev ne pouvait pas ignorer les rumeurs concernant sa femme et Kirov. Après la mort de Kirov, même l'académicien Pavlov, après avoir entendu les conversations de ses assistants et de la domestique, commente sans détour les événements : « De la jalousie. »

Mais il ne s'agit pas que de jalousie. Leonid Nikolaev, aux épaules étroites, aux jambes déformées, aux bras disproportionnellement longs, atteint de rachitisme depuis sa naissance, n'ayant pas marché avant l'âge de onze ans, cet homme renfermé, nerveux, est d'une extraordinaire susceptibilité et d'un immense orgueil. Il est jaloux de sa femme et, en même temps, il veut entrer dans l'Histoire. L'expérience de la lutte révolutionnaire russe lui suggère que le meilleur moyen d'y entrer et d'y rester est le terrorisme. Dans son journal, Nikolaev écrit : « En commettant un acte terroriste, j'entrerai dans l'Histoire, on m'érigera des monuments, mon nom figurera aux côtés de celui de Jéliabov. »

Andreï Jéliabov est l'organisateur de l'assassinat de l'empereur Alexandre II, celui qui a aboli le servage en Russie.

Nikolaev est, en un certain sens, démodé. Il rêve de terrorisme individuel alors que, depuis dix-sept ans, c'est le terrorisme d'État qui est à la mode. Kirov a travaillé main dans la main en 1921 avec l'un des piliers de ce terrorisme d'État, Lavrenti Béria. Staline, à cette époque, n'a même pas encore entendu parler de Béria.

En 1921, Kirov est premier secrétaire du Comité central du parti communiste d'Azerbaïdjan. Béria est, sous Kirov, vice-président de la Tchéka d'Azerbaïdjan. En réalité, leurs chemins se croisent plus tôt. En mai 1920, Kirov est nommé plénipotentiaire de la RSFSR en Géorgie menchevique, encore non soviétique. Béria, à ce moment-là, est en prison, à Koutaïssi. C'est Kirov qui adresse au ministre des Affaires étrangères de Géorgie une note no 327 exigeant la libération de Béria et son expulsion hors de Géorgie. C'est suite à cette libération que Lavrenti Béria arrive en Azerbaïdjan, où il devient secrétaire responsable du Comité central pour l'expropriation de la bourgeoisie. C'est son premier poste de tchékiste. En un certain sens, Kirov est son parrain dans ce domaine. En 1935, alors qu'il est déjà l'homme fort du Caucase, Béria supervise l'édition d'un recueil intitulé *Sergueï Mironovitch Kirov dans la lutte pour le pétrole*.

Il faut dire qu'au début de sa carrière politique, Kirov s'habillait différemment que pendant sa période leningradoise. En 1919, au plus fort de la guerre civile, à Astrakhan, Kirov ne porte pas l'uniforme militaire, ce qui étonne tout le monde. Il est en costume et cravate. Avant sa mission diplomatique à Tbilissi, Kirov se fait habiller à Moscou avec un soin extrême. Les meilleurs tailleurs de la capitale le fournissent à la dernière mode : costume bleu, imperméable, chapeau mou, gants en daim.

Si l'idée la plus audacieuse de l'opposition soviétique avait été réalisée, si l'on avait remplacé d'une manière ou d'une autre Staline par Kirov, le culte du chef se serait tout de même formé. Un culte est toujours davantage une caractéristique du pays que de son dirigeant. Mais le culte de Kirov, dans ses manifestations extérieures, aurait différencié de ce qu'on a fabriqué autour de Staline. Le culte de Kirov aurait plutôt ressemblé à cette scène où un ténor d'opéra est attendu à la sortie des artistes par des admiratrices exaltées. Les femmes se mettent à pousser des cris, il leur sourit de son fameux sourire de Kirov. Mais, à la différence du chanteur, il ne ménage pas sa voix. Il parle sans cesse. Kirov est un orateur public infatigable.

Depuis sa jeunesse, Kirov est attiré par la scène, par l'entrée des artistes. De 1909 à octobre 1917, il travaille à Vladikavkaz pour le journal *Terek*. Il signe ses articles du pseudonyme « Sergueï Mironov ». Entre autres tâches, il tient une chronique de critique théâtrale. En tant que reporter, il dispose d'un fauteuil fixe au deuxième rang de l'orchestre. Citons un passage de la critique de Kirov sur le spectacle *Anna Karénine* au théâtre municipal de Vladikavkaz :

« Le moment est d'un dramatique extrême, lorsque Anna révèle à son mari qu'elle est enceinte. Ici, les mots sont superflus, il n'y a rien à dire. Il faut savoir transmettre ses émotions par la seule attitude du corps. »

Sur le plan de la politique économique, si Kirov était arrivé au pouvoir, il n'y aurait pas eu de changements de principe. Kirov n'était pas un théoricien. Le maintien de la même ligne économique aurait continué à exiger d'immenses ressources de travail gratuit. Autrement dit, les arrestations se seraient poursuivies. Dans le domaine de Kirov, on trouve le combinat de Khibinogorsk, le combinat d'aluminium de Volkhov, la construction de la centrale électrique de la

Svir, l'exploitation des tourbières de la région de Leningrad. La principale main-d'œuvre sur tous ces chantiers, ce sont les paysans dékoulakisés et les détenus. Kirov y trouve son compte. Il porte sur eux un regard purement utilitaire.

Kirov a visité deux fois la construction du canal mer Blanche–Baltique. La première fois seul, en juin 1932, la deuxième fois avec Staline, Vorochilov et Iagoda.

Dans son rapport au XVII<sup>e</sup> congrès du VKP(b), Kirov dira à propos de la construction de ce canal, qui a englouti plus de cent mille vies humaines : « Il faut rendre justice à nos tchékistes, qui ont dirigé cette entreprise. Ils ont fait, littéralement, des miracles. »

« Nous construisons le communisme et nous le construirons jusqu'au bout, envers et contre toutes les difficultés et tous les sacrifices. Par tous les moyens, à n'importe quel prix, nous irons vers l'objectif que nous nous sommes fixé, par le chemin le plus court », dira le chef de l'Administration du NKVD pour la région de Leningrad, Filipp Medved, le plus proche collaborateur de Kirov.

L'idée de remplacer Staline par Kirov, qui circulait effectivement au début des années 1930, est précisément liée au fait que Kirov n'a jamais appartenu à l'opposition à Staline. Dans la situation qui régnait au pays au début de cette décennie, Staline ne pouvait être remplacé à la faveur d'un coup de force que par un fidèle stalinien. C'est exactement ce qu'était Kirov. Il a activement et orthodoxement contribué à la création du culte de Staline. Il se réfère constamment à Staline dans ses innombrables discours. Il déclare : « Il est difficile de se représenter la figure de géant que représente Staline. » En pareilles déclarations, Kirov n'est pas original. Mais l'idée même du culte lui est organique. L'homme et le politique qu'il est éprouvent de la sympathie pour Staline. Quand Kirov vient à Moscou, il préfère loger chez Staline, plutôt que chez son vieil ami Ordjonikidzé. Il dort dans le lit de Staline. Staline lui cède son lit. Sous Kirov, sur ordre de Staline, on vend des chefs-d'œuvre de l'Ermitage et l'on détruit la moitié des églises de la ville. Ces dernières années, Kirov en vient parfois à imiter directement le style de Staline.

Il cesse de fumer des cigarettes et les remplace par la pipe. Même s'il ne l'affiche pas en public.

C'est précisément cette proximité entre Staline et Kirov qui nourrit l'idée qu'en cas de coup d'État, la figure de Kirov pourrait être acceptée par la haute direction du parti comme par la population. Les événements de 1933 ont été racontés à son fils par l'écrivain et dramaturge Vsevolod Ivanov, homme proche de Gorki. Le tableau – ou plutôt la version – des événements est la suivante. L'un des partisans les plus actifs du projet de promotion de Kirov au premier rôle dans le pays est Gorki. Son principal argument : malgré tout l'amour qu'il porte à Staline, Kirov est personnellement bien plus tolérant et équilibré que Staline. Gorki estime que Kirov n'est pas enclin à l'hystérie politique. Gorki lui-même est sous le contrôle permanent de l'OGPU. Tout acte, toute parole de Gorki sont impensables sans l'aval du vice-président de l'OGPU, Iagoda. Mais le projet de Gorki ne peut, de toute façon, se concevoir sans la participation de Iagoda. Gorki entretient avec lui des relations personnelles amicales. Dans cette situation, il est difficile de dire lequel des deux – Iagoda ou Gorki – est à l'origine de l'idée d'écarter Staline pour le remplacer par Kirov. Une chose est évidente : toute la garde personnelle de Staline est subordonnée à Iagoda. Iagoda peut mener à bien n'importe quelle opération contre le numéro un. L'OGPU de Iagoda, au début des années 1930, est une organisation plus puissante que jamais, faiblement dépendante de la direction du parti. Elle dispose de ses propres troupes, d'une armée d'informateurs officiels et officieux. De plus, c'est l'OGPU de Iagoda qui supervise l'économie du pays, fondée sur le système des camps. Iagoda, comme peu d'autres, a un intérêt direct à conserver sa position. Sous Staline, ces positions sont constamment

menacées. Gorki, ingénieur des âmes humaines, connaît la suspicion de Staline. Il est en mesure de calculer le proche avenir politique et de faire comprendre à Iagoda ce qui l'attend.

Selon l'une des versions, le fils de Gorki, Maksim, est envoyé en avril 1934 à Leningrad auprès de Kirov, investi d'une certaine mission. La mission ne sera pas remplie, la conversation avec Kirov n'aura pas lieu. Le fils de Gorki est rappelé d'urgence à Moscou. Il mourra deux semaines après son voyage à Leningrad. Et Iagoda, deux mois après la mort de Gorki, recevra le poste de chef du NKVD. Kirov et Staline resteront chacun à sa place. En 1937, Iagoda sera arrêté. Cette même année, le procureur de l'URSS, Vychinski, interrogera Iagoda, déjà sous les verrous, sur son projet de « changement de la direction soviétique ». Gorki, à ce moment-là, sera déjà dans la tombe depuis un an.

Le 1<sup>er</sup> décembre 1934, Nikolaev ne s'attend pas à voir Kirov au Smolny. Kirov ne devait pas se trouver au Smolny. Il y passe à l'improviste, sur la route de la réunion des militants du parti au palais Tavricheski. Peu avant cinq heures, Nikolaev se présente pour la deuxième fois au Smolny. Il n'a pas réussi à se procurer une invitation pour la réunion. Au troisième étage, il entre aux toilettes. Quand il en sort, il voit que Kirov marche droit sur lui, dans le couloir. C'est à ce moment que la courrier Fiodorova, qui marche devant Kirov, aperçoit Nikolaev. L'agent de protection qui accompagne Kirov, le commissaire Borisov, comme toujours, ne se presse pas et a pris du retard. Nikolaev s'arrête près du mur, se détourne, laisse Kirov le dépasser. Kirov tourne dans un petit couloir menant à son bureau. Nikolaev fait alors en toute hâte quelques pas, sort son revolver en courant et tire une balle dans la nuque. Kirov s'effondre, face contre terre.

Nikolaev arme de nouveau le chien et s'apprête à se tirer dessus. Au bout du couloir, sur une échelle, se tient l'électricien du Smolny, Platoch. À la détonation, Platoch se retourne et lance son marteau sur Nikolaev, le frappant à la tête. C'est précisément pour cette raison que Nikolaev ne parvient pas à se tuer. Le coup est parti, mais la balle s'est logée dans le mur. Nikolaev tombe à un demi-mètre de Kirov, qu'il vient d'abattre.

C'est le chef du NKVD de Leningrad, Filipp Medved, qui informe Staline par téléphone de ce qui s'est passé : « Aujourd'hui au Smolny, le camarade Sergueï a été tué. » – « Bande d'imbéciles ! », répond Staline. Il prononce ces mots en présence de Molotov, Kaganovitch, Vorochilov et Jdanov. Après l'appel du Smolny, Staline convoque Iagoda. Puis arrivent Ordjonikidzé, Mikoyan, Kalinine, Andreïev, Enoukidzé. Ensuite, tout le monde s'en va. Ne reste qu'Iagoda.

Staline arrive à Leningrad le 2 décembre au matin. D'abord à l'hôpital Sverdlov, où repose la dépouille de Kirov, puis chez la veuve, ensuite au Smolny.

Un témoin se souvient : « Je vois un groupe de personnes qui arrive. Je regarde : au milieu, Staline. Devant Staline, Guenrikh Iagoda, revolver à la main, levé. Il commande : "Tous, face au mur ! Les mains le long du corps !" »

Le 2 décembre, au Smolny, Staline interroge lui-même Nikolaev. Il n'est pas fait de procès-verbal de cet interrogatoire. Le rapport de l'agent du NKVD Katsafa, chargé de garder Nikolaev dans sa cellule, reprend les propos de Nikolaev après l'entretien : « Staline me promet la vie si je nomme des complices. Je n'ai pas de complices. »

Toujours au Smolny, Staline interroge l'informatrice du NKVD Maria Volkova. En 1934, Volkova a fourni diverses informations sur des préparatifs d'attentats contre Kirov. Elle s'est rendue dans une maison de repos du NKVD, où elle a découvert un complot de fonctionnaires du NKVD visant à

assassiner Kirov. Peu après, elle signale qu'une organisation contre-révolutionnaire, « La Lampe verte », forte de 700 personnes, opère à Leningrad. Les dénonciations de Volkova sont vérifiées. Les résultats des vérifications sont discutés lors de réunions chez le chef du NKVD de Leningrad, Medved. Lors d'une de ces réunions, il est recommandé au chef du service médical du NKVD de faire examiner Volkova par un psychiatre. Après examen, Volkova est envoyée au célèbre hôpital psychiatrique Oboukhov. C'est dans ce même hôpital que, dans le dénouement de *La Dame de pique* de Pouchkine, finit Hermann, répétant : « Trois, sept, as ! Trois, sept, dame ! » C'est de là qu'on amène Volkova au Smolny, auprès de Staline. Voici comment, à la fin des années 1930, elle raconte à ses filles sa rencontre avec Staline : elle roule en voiture avec Staline, la ville est couverte de drapeaux de deuil, et c'est là qu'elle apprend que Kirov a été tué. Elle pleure, et Staline la console, lui tend son mouchoir, et elle s'essuie les larmes.

Volkova restera jusqu'à sa mort, au milieu des années 1970, au service des organes – tout en restant suivie en psychiatrie. Il est tout à fait possible que ce soit justement après cette conversation avec une malade mentale que Staline ait eu l'idée de donner à l'assassinat de Kirov l'allure d'un complot politique collectif.

La femme de Nikolaev, Milda Draule, est interrogée en premier lieu. Quinze minutes après l'assassinat de Kirov. Elle se trouvait au Smolny.

Selon certains, c'est précisément pour la voir que Kirov avait fait halte au Smolny. Un employé du NKVD, Popov, qui a interrogé la femme de Nikolaev, rapporte ces paroles de Milda Draule : « On me parle ici de jalousie, mais enfin, qui a pu avoir une idée pareille ? »

En réalité, ce sont les dernières paroles qui aient un lien avec la vie réelle de Kirov – ainsi qu'avec sa mort. En vérité, la mort de Kirov, foudroyé par une balle tirée par jalousie, est une « belle mort ». En 1937, sa mort aurait pu être d'un tout autre genre. La proximité avec Staline, l'amour pour Staline ne garantissent rien. De plus, Kirov traîne un péché impardonnable depuis le XVII<sup>e</sup> congrès du parti. Lors du vote pour l'élection des membres du Comité central, Kirov a obtenu pratiquement autant de voix que Staline.

Plus exactement : il y a eu moins de voix contre Kirov que contre Staline. Le coup de feu de Nikolaev a retiré de l'ordre du jour la question de l'avenir de Kirov. Le coup de feu de Nikolaev a fait de Kirov un martyr à double titre. Dans la mythologie officielle stalinienne, il est la victime d'un complot de l'opposition. Dans la mythologie post-stalinienne, Kirov est la victime tombée sous la balle guidée par Staline.

Jusqu'au 5 décembre, Nikolaev affirme qu'« il est le seul exécutant de l'acte contre Kirov ». Le adjoint de Iagoda, Iakov Agranov, que Staline a laissé sur place à Leningrad, transmet à Staline les matériaux des interrogatoires de Nikolaev datés du 4 décembre. Agranov écrit à Staline : « Nikolaev se montre extrêmement tenace. » Cette remarque d'Agranov indique clairement la tâche que Staline a déjà fixée avant de quitter Leningrad. L'attaque contre Kirov doit être l'œuvre d'une organisation, non d'un individu isolé. L'orientation politique de cette organisation n'est pas encore formulée.

Indépendamment des interrogatoires de Nikolaev, 103 personnes sont arrêtées dès les premiers jours, dans différentes villes : des gens revenus d'émigration. Leurs motifs de retour sont prosaïques : rejoindre leurs proches. Le motif de l'arrestation : participation à la préparation de l'attentat contre Kirov. Les 103 seront fusillés.

Le 5 décembre, sont arrêtés Kotolynov et Chatski, dont les noms sont cités par hasard dans le journal de Nikolaev, saisi par les enquêteurs. Le 6 décembre, après un renforcement de la pression psychologique, Nikolaev reconnaît que les deux hommes arrêtés sont des participants à l'attentat. Dans leur sillage, onze autres personnes sont arrêtées. Quatre d'entre elles sont totalement inconnues de Nikolaev. Après une tentative de suicide, Nikolaev finit par déclarer que tous les détenus appartiennent à une organisation qui, au cours de l'instruction, recevra le nom de « centre de Leningrad ».

En 1937, lors d'un plénum du Comité central du VKP(b), le commissaire du peuple aux Affaires intérieures, Ejov, se remémore : « Je m'en souviens comme si c'était hier : le camarade Staline m'a convoqué, Kosyrev et moi, et il a dit : "Cherchez les assassins parmi les zinoviévistes." » Le 14 décembre 1934, les noms de Kamenev et Zinoviev apparaissent pour la première fois dans les procès-verbaux d'enquête. Le 15 décembre, au plénum du comité régional du VKP(b) de Leningrad, Jdanov annonce du haut de la tribune à l'assemblée des militants du parti que la main de Nikolaev a été guidée par les partisans de Zinoviev et Kamenev.

Le 16 décembre, lors d'une séance à huis clos du plénum du comité régional, dans la salle d'échecs du Smolny, Agranov déclare : « L'assassinat a été organisé par la partie jeune de l'ancienne opposition zinoviéviste. »

Le 18 décembre, *la Pravda de Leningrad* qualifie pour la première fois Zinoviev et Kamenev de « racaille fasciste ».

Leonid Nikolaev et les treize détenus accusés sur la base de ce dossier fabriqué de toutes pièces sont fusillés le 29 décembre. À cette date, la jurisprudence soviétique s'est déjà dotée d'une instruction sur la procédure judiciaire pour les affaires de terroristes et de contre-révolutionnaires : « L'instruction doit être achevée en dix jours. L'affaire doit être jugée sans participation des parties. Aucune demande de grâce ne sera acceptée. La peine capitale doit être exécutée immédiatement après le prononcé du verdict. »

L'académicien Ivan Pavlov réagit à cette nouveauté juridique : « Aucune défense pour les condamnés. L'assassin du tsar Alexandre II, qui a libéré les paysans et fait beaucoup de bien, a été jugé cinquante ans plus tôt par un tribunal avec défense et possibilité de cassation. »

La réaction de Pavlov est un cas isolé. Le pays, après l'assassinat de Kirov, accueille la nouvelle année 1935 dans un état d'hystérie collective. Des milliers et des milliers de gens, dans des meetings à travers tout le pays, scandent avec frénésie : « Mort ! Fusiller ! Dégénérés ! Bâtards ! Les rayer de la surface de la terre ! » Ces cris retentissent partout, dès les premiers jours de l'enquête et pendant toute sa durée. Dans cette atmosphère, il paraît normal et naturel que le procureur de l'URSS, Vychinski, arrive de Moscou avec une sentence déjà prête. Le texte du verdict a été rédigé par Staline.

En ces jours d'hystérie qui accompagnent l'instruction, l'académicien Pavlov adresse une lettre au Conseil des commissaires du peuple. Il écrit : « Ceux qu'on a réduits à l'état de bêtes traquées auront bien du mal, ensuite, à redevenir des êtres doués du sentiment de leur dignité humaine. »

Dès les premiers jours après l'assassinat de Kirov, l'écrivaine Raïssa Vassilievna se rend à la rédaction de la maison d'édition d'État à Leningrad. Elle déclare à haute voix : « Maintenant, nous sommes tous perdus. » Personne ne la contredit. En effet, le 28 février 1935 commence l'épuration de Leningrad. Étant donné que le plan d'arrestation des partisans de l'opposition zinoviéviste est un

échec – seulement 983 personnes arrêtées dans la ville –, le comité régional et le NKVD de Leningrad décident de procéder à l'expulsion des « anciens ». L'opération est bouclée en un mois. Extrait d'un rapport spécial de la direction du NKVD de Leningrad à l'intention du commissaire du peuple aux Affaires intérieures, Iagoda : « Strictement confidentiel. En vingt-huit jours d'opération, ont été extraits de la ville de Leningrad et condamnés par décision du collège spécial du NKVD 11 702 “anciens gens”. »

Parmi eux, 1434 nobles. Tous les autres sont de différentes origines sociales et professions. Ils sont extraits de la ville avec leurs familles.

En 1935, Dmitri Sergueïevitch Likhatchiov travaille comme correcteur à la maison d'édition de l'Académie des sciences. Dans le couloir, une jeune femme passe en courant, la responsable du personnel. Elle lui lance au vol : « Je dresse la liste des nobles. Je vous ai inscrit. » Likhatchiov, qui vient à peine de rentrer du camp, comprend instantanément ce qui l'attend. Il attrape la responsable par la manche et lui explique : « Mon père avait un titre de noblesse personnel, il ne se transmet pas par héritage. » « Et puis quoi encore, répond la responsable, je ne vais pas faire retaper la liste pour une broutille pareille. » Likhatchiov paiera de sa poche la dactylographe pour qu'elle retape la liste.

Au début de 1935, des foules de gens se pressent chaque jour aux abords de ce qu'on appelle le « Grand Immeuble » de la perspective Liteïny. Le « Grand Immeuble », c'est le nom populaire du bâtiment du NKVD de Leningrad. Construit en un temps record sous Kirov, pour le 15<sup>e</sup> anniversaire d'Octobre. Toutes les rues adjacentes au Grand Immeuble sont pleines de gens avec leurs affaires. Ce sont ceux qu'on chasse de leur ville natale. Une vieille femme, dans la foule, dit : « Qu'ils nous chassent, soit. Mais pourquoi nos enfants et nos petits-enfants ? Quoi, c'est une vengeance jusqu'à la dixième génération ? »

Conversation ordinaire, dans la ville, à cette époque : « Qu'ils expulsent ces gens là. Peut-être que les ouvriers auront des appartements plus vite. » En réalité, ce sont d'autres qui recevront les logements libérés. Après l'expulsion des membres de l'opposition zinoviéviste, 450 pièces et appartements sont disponibles. Après l'expulsion des « anciens », la ville récupère 9 950 chambres et appartements. Ils seront attribués aux militants du parti, aux agents du NKVD et aux militaires dépêchés pour renforcer la situation dans la ville.

En outre, en mars, on procède à l'expulsion des Finno-Ingriens. Sont expulsés ceux qui vivent dans la bande frontalière de 22 kilomètres avec la Finlande. On les envoie au Tadjikistan. Dans la région de Leningrad, le district national finnois, qui existait encore en 1935, est supprimé. Il est liquidé en vingt-quatre heures. Environ cent villages sont ravagés, 22 000 personnes sont déportées.

Nous connaissons l'ampleur des répressions staliniennes contre les paysans en 1929–1931, nous savons quelle politique impitoyable a été menée à l'égard des affamés en 1931–1933. On sait quel raz-de-marée de terreur submergera le pays en 1937. Dans ce contexte, que l'on mesure au volume de sang versé, la réaction de Staline à l'assassinat de Kirov apparaît extrêmement modérée, suspectement douce.

L'assassinat de Kirov a fait exploser la confiance de Staline dans la solidité de son pouvoir, dans sa propre sécurité. Il a perdu son sentiment d'appui. Le NKVD est inutile, ou plutôt dangereux, dans sa forme actuelle. C'est précisément Kirov qu'on a tué. Kirov n'est pas un homme de Lénine, c'est son homme à lui, Staline. Et un petit couplet fait son apparition dans la campagne, supposée déjà écrasée : « Un avion passe, / Sous lui la neige fond, / Ils ont tué Kirov, / Ils tueront Staline. »

Le choc de Staline est si profond que ses conséquences, selon toutes les lois de la médecine, ne se manifesteront pas immédiatement. La pause durera deux ans. 1935 est la première année de cette pause. En Occident, on l'a même appelé « l'année rose ». Au sens de : non rouge. Au sens : moins de sang. Parfois, dans la hâte, on parlait même d'une nouvelle NEP.

En 1935, Staline commence, de façon inattendue, à faire des avances à la paysannerie. Amnistie pour les kolkhoziens et présidents de kolkhozes condamnés pour des délits économiques. Y compris ceux condamnés en vertu de la « loi sur les trois épis ». On accorde formellement aux enfants des dékoulakisés le droit à l'enseignement supérieur. Staline propose personnellement, au II<sup>e</sup> congrès des kolkhoziens de choc, d'accorder un congé maternité aux kolkhoziennes. Staline propose personnellement d'augmenter les lopins individuels des paysans.

1935 est l'année du mouvement stakhanoviste. Il tient son nom du mineur du Donbass Alexeï Stakhanov, qui établit un record d'extraction de charbon dans la nuit du 30 au 31 août. Le mouvement stakhanoviste est propagé et diffusé partout. Des congrès de stakhanovistes se tiennent à Moscou. C'est à ces manifestations que Staline apparaît sous un nouveau visage. Il a l'air bonhomme, il adopte une attitude paternelle, sans la moindre froideur, il sourit. Il est au milieu du peuple. C'est précisément en 1935 que, lors d'événements publics non liés au parti, Staline se montre sous les traits du « père du peuple ».

Les vainqueurs du mouvement stakhanoviste reçoivent des primes. On leur donne de l'argent, des machines à coudre, parfois même de véritables automobiles, du mobilier, des phonographes. En 1935, contrairement aux années précédentes, on peut et on doit être fier de ses acquisitions matérielles. C'est une nouvelle consigne.

En 1935, on abolit les cartes de rationnement pour le pain. En réalité, cette mesure spectaculaire de l'État ne découle nullement d'une augmentation de la production. Au contraire, l'État est incapable d'honorer ses engagements et renonce à le faire. Le système des cartes a déjà poussé l'économie soviétique dans une impasse. Le commerce, en tant que mécanisme, n'existe pas en URSS. L'argent ne retourne pas au budget via le commerce. Le déficit budgétaire signifie l'absence d'investissements dans l'industrie, la non-paiement des salaires. L'État vit de l'émission monétaire. Staline se souvient des stimulants économiques du travail. Il déclare : « Il faut remettre à la mode l'argent. »

Les journaux voient apparaître le terme de « commerce libre ». Il ne s'agit nullement d'économie de marché. Mais cela produit sur la population, qui vit depuis longtemps sous le régime des cartes, un effet vertigineux. Les magasins commerciaux qui se sont ouverts sont chers, mais leurs vitrines suscitent l'espoir.

Dans les rues, on commence déjà à vendre des glaces un peu partout. Les gens sans carte peuvent acheter de soudaines saucisses. La pénurie de marchandises demeure. Mais les femmes s'habillent en robes de crêpe de Chine et en chemisiers de soie. Le costume masculin évince la « veste stalinienne ». Les membres du Politburo, au défilé des sportifs de 1935, portent des vestes d'été blanches. Aux magasins de Moscou, on trouve des robes de soirée et des smokings.

Une militante du parti, invitée à une réception au Kremlin pour le 8 mars, se souvient : « À la dernière minute, on nous a donné la consigne que toutes nos activistes devaient avoir l'air de femmes. Nos militantes couraient comme des folles à travers Moscou, pour se mettre dans l'état prescrit par Staline. » Pour couronner le tout, à la veille de l'année 1936, on autorise le sapin de Noël, interdit en 1928 comme survivance religieuse.

Dans les villes, les marchés de Noël ouvrent aussitôt.

Tout ce qui précède concerne principalement Moscou et Leningrad. L'accès aux marchandises des magasins commerciaux est réservé à la nomenklatura et à l'intelligentsia proche du pouvoir. À Moscou, l'élite du mouvement stakhanoviste est servie par ces magasins. Néanmoins, depuis la fin de la NEP – c'est-à-dire depuis la fin des années 1920 –, les magasins ne vendaient pratiquement plus rien. Il n'y avait pas de commerce de détail, mais seulement la distribution directe de biens, calculée en fonction des besoins minimaux. De ce fait, l'année 1935, par ses manifestations extérieures, se distingue avantageusement des années précédentes, et cela donne l'illusion psychologique d'un tournant vers le mieux. Cette illusion agit en faveur de la stabilisation du régime stalinien et, surtout, du sentiment de sécurité retrouvé de Staline.

Le 17 novembre 1935, lors de la clôture de la conférence pan-soviétique des stakhanovistes, Staline déclare : « La vie est devenue meilleure, camarades, la vie est devenue plus gaie. » Et le 1<sup>er</sup> décembre, exactement un an après l'assassinat de Kirov, Staline prononce d'autres paroles célèbres : « Le fils n'est pas responsable de son père. » En 1935, personne ne sait que deux ans plus tard, on arrachera les enfants à leurs parents au moment des arrestations. On les enverra dans des foyers d'enfants où l'on ira jusqu'à leur enlever le nom de leurs parents. La vie de ces enfants sera le prix du choc éprouvé par Staline après l'assassinat de Kirov.

Le 8 décembre 1934, au lendemain des funérailles de Kirov, une petite fille, Nadya Artioukhina, écrit une lettre au secrétaire du CIK, Avel Enoukidzé :

« Bonjour, cher camarade Enoukidzé ! J'ai entendu ton discours au meeting funèbre à la radio, et il m'a beaucoup plu. Quand j'ai entendu que le camarade Staline avait embrassé Kirov, j'ai eu très pitié de lui et j'ai eu envie de pleurer, mais je n'ai pas pleuré, parce qu'il ne faut pas pleurer. J'apprendrai forcément à tirer sur les bourgeois. Cher Avrel Sofronytch, je veux que tu vives longtemps, très longtemps, jusqu'à la révolution mondiale. »

Le destin de la petite fille, Nadya Artioukhina, nous est inconnu. Avel Enoukidzé sera fusillé en 1937.